

THÉODORE FRAENKEL

Carnet de Russie

16/29 Février [1918]

Fuite précipitée d'Odessa. Dans l'affolement de cette ville en imminence d'être occupée par l'ennemi, dans le bruit et l'agitation des fuyards, des détachements organisés au dernier instant pour la défense fictive de leurs biens (détachements de la Mort, drapeaux noirs et musique), prévenu au dernier instant, agité moi-même et pensant manquer le train, je suis arrivé au grand trot d'une vieille rosse jusqu'à la gare des marchandises où ces messieurs haletaient.

Et maintenant nous allons lentement à travers les steppes, terre pâle, herbes jaunies sèches. Soleil timide.

3 Mars

Immenses plaines ocreuses, villages-jouets et les petites maisons de couleur. Des creux bizarres, parfois géométriques, ou semblant des vallées desséchées.

Saleté. Route absurde, droit sur l'est.

En somme, je n'aurai pas tiré grand'chose de ce pays.

Et de quoi l'eussé-je fait?

Je retombe déjà dans la lecture des poètes français.

Le Dniepr, vers Alexandrovsk. Immense et gelé; vallonements irréguliers de glaces. Rocs verts épars, énormes. Rives étrangement entaillées.

5 Mars

L'on tâche de nous garer des Allemands. Traversée de vastes étendues plus ou moins couvertes de neige. Quelques reliefs.

8 Mars

Des villages bariolés et des fleuves qu'on traverse sur d'inquiétants ponts de bois, alors qu'au-dessous vont de

paisibles traîneaux. Les beaux villages! des huttes couvertes de paille qui font des toits arrondis, des moulins à six ailes, la neige et les traîneaux, et les costumes des gens, attroupés aux garettes, stupides et curieux.

L'immonde littérature «socialiste», démagogie, mensonge grossier, stupidité invraisemblable, et la foi navrante de ces gens. Culture de la haine, qui devient chez eux un sentiment naturel et vertueux, une justice.

11 Mars

Nous passons les fleuves et les villes, diversement accueillis par les hommes. La Volga ce matin, semblable aux autres plaines infinies; des traîneaux couverts d'une cage à claire-voie y couraient à côté de nous. Le ciel était pur et le froid intense. J'aurais voulu m'arrêter à Samara, une des dernières villes d'Europe, un si joli nom, une ville si curieuse, colorée, vivante encore de cette attachante agitation. Oui j'aime tout cela que je quitte.

Des plaines. Des ondulations pittoresques de terrain; la neige transforme les valeurs; la végétation, dont chaque détail est gros et pâle sur le blanc, ne semble plus terrestre. Des gouffres, vallées sans rivières reconnaissables.

Une longue file de traîneaux chargés de gros blocs de glace qu'on empile, qu'on empile, en figure d'un immense et merveilleux palais. Ce palais, on le couvre de terre et de paille.

Des forêts. Parmi les sapins, la délicatesse, la finesse exquise de purs bouleaux. Quels arbres fins, gracieux, quelle ténuité dans le dessin du nuage des branches sans feuilles!

Des hommes, doux, bons, simples, naïfs et très malheureux.

Une histoire de l'activité révolutionnaire de ce siècle en Russie m'est tombée sous les yeux. Les larmes me viennent, lorsque je songe aux efforts héroïques sans nombre, aux années de souffrances, aux sacrifices, aux beaux espoirs. Les

vieux combattants qui ont suivi le chemin lumineux de leur cœur et de leur raison, à présent, etc.

Mon compartiment, semblable à une cabine de navire, panneaux vernis, couverts de photographies de chez Druet; Théodore à demi-couché sur sa banquette supérieure, recoud un bouton de sa culotte en fumant; il est coiffé d'un bonnet d'explorateur arctique. La buée se congèle sur la vitre suivant les mêmes éternelles figures.

13 Mars

Oufa, *Oufa*, nom singulier, avec ses grosses lunettes d'écaille. Le bon soleil, et l'abîme des degrés au-dessous de zéro. Vers le soir, échappé de mon train, j'ai pris un traîneau et j'ai été me promener dans la ville. Le traîneau était fruste, de bois, garni de foin. À demi-étendu, très bas, presque au ras de la neige, j'ai grimpé de la gare à la ville une longue et tortueuse colline habitée. Le cheval était magnifique et trottait comme dans un conte. Le froid, le vent me trouaient les oreilles. Les maisons de bois étaient semées en désordre mais toutes orientées vers le midi. Elles étaient de toutes formes et de toutes couleurs; leurs enseignes étaient parfois en turc ou en arabe. Il y avait même une mosquée. Des visages mongols me transportaient de joie. L'animation des traîneaux était extraordinaire; que de formes variées, des grands, des petits, des rouges, des bruns! L'un d'eux rattrapa le mien et courut longtemps juste derrière; je vis au-dessus de ma tête s'avancer le mufle étrange et couvert de glaçons d'un grand cheval blanc qui regardait droit devant lui, et, me retournant à demi, je vis son poitrail et ses pattes de devant que j'aurais pu toucher, et qui allaient droit devant elles, droit sur moi. Sautant aux caniveaux mon traîneau tourne longtemps dans les rues de l'étrange ville aux maisons basses rouges ou vertes ou grises, aux lourds toits de neige. Le jour baissa, des étoiles parurent, les gens couverts de lourdes peaux se firent rares, que dépassait vite mon beau traîneau. Et les fenêtres des petites maisons s'éclairèrent de lumières

rouges. Oh! ces fenêtres rouges dans la neige violette, dans le soir, quoi de plus conte surnaturel, quoi de plus émouvant pour moi!

Et là-dessus, un ordre télégraphié nous fait retourner à Moscou.

Voilà plusieurs jours que mon pauvre et beau Riss a disparu dans une gare. Désertion?

17 Mars

Traversée de la Volga, immense plaine blanche, comme ces champs sans fin et blancs éclatants, que le train paraît fendre comme des flots.

Forêts merveilleuses. Sapins aux troncs écorchés rouges, dont le soleil illumine les cimes pointues. Bouleaux. Arbres glauques, couleur d'eau, semblables à des algues sortant du fond des mers. («Pourquoi 'des mers'?»).

Villages. Les adorables petites maisons. Les églises toutes pareilles. Quatre petits clochers autour d'un grand, et une tour pyramidale, d'autres fois un dôme hémisphérique vilain, avec flèche.

Tout cela vert ou or, et blanc. Parfois du rouge.

Cupidité navrante des petits souverains locaux, commissaires, etc.

N'oublions pas la neige et le froid.

23 Mars

Revu Moscou. Le train garé en gare de marchandises, un beau cocher hirsute pour une vingtaine de roubles pousse à la ville. Le plus beau que j'aie fait fut de gaspiller des centaines de monnaie.

Toutes les maisons sont mouchetées de balles. L'église fantastique du bienheureux Basile, sauvage, incohérente. L'un des bulbes, jaune et vert, semble une baudruche mal gonflée.

La décoration fabuleuse, les fleurs multicolores, les cellules. L'or.

Dans la ville fangeuse, certains clochers d'un bleu inoubliable, outremer extrêmement intense. Partout de l'or, des croix merveilleusement ajourées, et diverses. Les mendiants, les gamins livides affamés. Les étudiants, les femmes nobles en fourrure, qui vendent les journaux dans la rue; l'une de ces femmes me répondit en français et me conta sa navrante histoire de ruine et de pillage, avec une voix tranquille et d'affreuses paroles. Les gens me virent saluer très bas cette marchande de journaux, au sortir du magasin où j'avais enfourné tant de roubles. Ailleurs, ce fut un soldat qui me proposa des pierreries volées.

Un café futuriste, Pont des Maréchaux. Verrières démentes, panneaux picassoïdes pointant furieusement dans tous les sens, lampes-buissons d'aciers fulgurants, oursins aveuglants féroces. Merveilleuse musique de café. Obscurités soudaines. Des gens à gilets jaunes, à face à main. Couleur furieuse, mais on pourrait faire mieux encore.

Livres, cartes postales, bois sculptés, Vroubel, Roerich, Kalmakov, Tchourlionis et Bilibine l'imagier.

Le Kreml[in] fermé au public. La famine. Une jeune fille: J'ai été partout, et je reviens sans avoir trouvé de pain.

Repartis, j'ai laissé filer le train à Serguïévo, involontairement; j'ai été en traîneau revoir le somptueux monastère, la Troïtzkaïa Lavra. Il m'avait paru combien plus beau, au soleil de juillet! Je l'ai trouvé, ce matin, bariolé, trop mauresque de colonnades et d'ornements, comme bien des couvents de Moscou d'ailleurs. Des peintures grotesques au-dedans. Mais la foison de boutiques grouillant autour, la vieille forteresse rouge et jaune, les ravins, la tourmente de neige, mon traîneau, avec de petites fleurs bleues sur la douga!

Quels hommes bons, doux, simples et malheureux, le vieux moine, les ouvriers mes voisins dans le wagon de service qui m'a permis de rattraper le mien.

Nous allons vers le Nord.

Des bouleaux ont les flocons de branchioles, ténues comme

la trame des feuilles de tilleul rongées, pendantes au cours du vent comme des cheveux.

28 Mars environ

Ligne de Kola.

31 Mars

Pâques. Depuis plusieurs jours à Petrozavodsk sur le lac Onéga. Traîneaux.

5 Avril

Qu'est-ce que tu veux qu'on écrive, avec une plume tordue et un sergent-major devant soi qui souffle et borborygse? On en est au cercle polaire. La voie est posée comme si le Père Ubu nous l'avait construite lui-même. Le train saute comme un cheval et déraile de temps à autre. Les sapins et les bouleaux sont plus efflanqués. Quand on est près d'un lac ou de la mer, on ne manque pas d'aller promener dessus. Saint François de Paule, récitals de Paris. Les bateaux encastrés dans la glace comme les noix dans le chocolat. On va voir des villages bizarres. Les athlètes et les sportsmen vont chasser l'ours avec toute la mousqueterie. (Ils ne tuent un corbeau). Albert Cazes fait des dessins naïfs et curieux. Riss, retrouvé à Moscou au milieu d'une voie de chemin de fer est reparti en mission secrète vers le Don, depuis longtemps. Balalaïka, P. A. Birot.

Dans les forêts, la neige croule mollement à des profondeurs variées sous le pas. Les forêts sont claires.

Nourriture romanesque et farouche: ours, élans, conserves.

L'argent n'est guère respecté. Les gens de ces régions arctiques échangent leurs biens contre du sucre ou de la farine.

J'aime les petits chevaux à tête courte et à crins plus pâles que la robe; rien n'est plus caractéristique et même, je ne sais pourquoi, touchant.

Des maisons très pauvres, des maisons perdues dans les steppes ou les forêts, ont leurs fenêtres ornées de bordures de bois découpé.

Tous les habitants sont tristes et souffrent. (La belle nouveauté!).

J'ai des journées d'irritation aiguë. Je me souviens de ces rues boueuses, de cette maison à deux étages avec un escalier extérieur, la plaque bleue, l'homme horrible qui louchait, son frère.

Les gens qui ne me détestent pas sont de plus en plus rares.

Les entractes; un orchestre de casseroles. Phaéton de Saint Saëns et je tournais dans les couloirs bondés, stupide et à peu près muet; comme si, disait-elle, nous nous étions quittés la veille.

Des quartiers de viande pourrie le long de la voie; demain, quelqu'un les aura pris, avide. Des hommes s'enrichissent à l'envi.

La mort. Des trains s'en vont vers les villes pleines de crimes et de haine, d'autres vers les ports visqueux.

Ma santé est fonction d'une pelote d'aiguilles. Grinçons des dents. Zut, zut... corbeaux, nuit, ronflements immondes, prison du wagon froid, sale, bougie baveuse, carreaux fêlés, ordure, ordure.

10 Avril

Kem, la flotte scellée dans la mer. Kandalakcha; les Finnois armés. Le soir, à quelque distance, entendant le bruit d'une eau courante nous descendîmes dans une vallée obscure. Le ciel pâle... De hauts sapins noirs entouraient le tournant de la rivière étrange. La Niva, gelée à chaque bord, coulait au milieu en eau frémissante et rapide et noire, effondrant peu à peu les blocs de glace qui la bordaient. Agitée de

vagues courtes et dures, précipitée comme un torrent; la tombée de la nuit et le fantastique cadre de hauts sapins noirs opaques. Rivière d'enfer; épouvante; la rivière de cassis roule ignorée...

Plus loin, attelages de rennes, Lapons. Kola, sous le soleil. Hautes montagnes mouchetées de sapins, puis toutes blanches.

12 Avril

Jugements des hommes. J'étais bien sûr d'avoir raison contre toutes les foules, étant enfant; par exemple les grévistes qui s'obstinent à ne pas vouloir gagner d'argent. Suis-je beaucoup moins assuré dans les certitudes dont je me garde prudemment d'examiner les bases?

Je deviens beaucoup trop sociable, bavard. L'âge, la décrépitude; c'est certain; un maximum a été atteint il y a trois ou quatre ans.

Les belles et sensibles jeunes filles, qui deviennent tôt de lourdes pitoyables cuisinières. Combien rares les femmes de quarante ans dignes d'inspirer une sympathie d'esprit, combien triste, lugubre la chute rapide de tant d'autres! Peut-être qu'elle aura des enfants, un «ménage» et rien d'autre.

Maussade.

15 Avril

Dans le wagon de Cazes où tonitruait régulièrement le moteur du groupe électrogène. Chaleur et sympathie. Je viens là plusieurs heures. Les villages en carton découpé. Ma sculpture sur neige. Pipe. Rennes. Église d'Irribé. Pierres tombales, avec des têtes de mort stylisées, des croix étranges, à toitures ornées. Pas de lettres d'A[ndré] B[reton] depuis des mois. Aurore boréale; bizarre luminescence mouvante couleur de rayons X: grands fuseaux lumineux traversant tout le ciel, est-ouest.

21 *Avril*

Kola toujours. La neige ou le soleil, selon lesquels change l'aspect de la nature. L'âge de 22 ans. (C'est le moteur, non la p[aralysie] g[énérale] qui fait trembler mon écriture). D'autres courriers sans rien pour moi, mais porteurs de pénibles nouvelles sur Paris; j'en suis affecté, oui, c'est sûr. — Presque plus de nuit; le bateau nous attend déjà au port proche. C'est en vain que je vais parmi les glaçons qui se brisent sur la rivière, parmi les arbres étiques et les plaines surnoises et blanches, c'est en vain que je regarde passer les vols de grands oiseaux blancs comme des cygnes, et les bandes de phoques gais. Il me faudra partir vers ma patrie lugubre, où m'attendent d'ineptes souffrances d'ordres variés.

Le long des voies, glissent les Chinois semblables à de vieux cadavres vêtus de loques grotesques épouvantables; ils ont faim, ils meurent de scorbut, ils rient parfois en silence et ne parlent presque jamais. Les Russes ont encore le sourire inoubliable de leur cœur; ils demandent de l'alcool; nos soldats leur vendent des vêtements, des conserves, ils les trompent et les volent. Les derniers jours que j'ai passés à Paris sont terribles; qu'ils étaient cependant médiocres, pitoyables!

Je voudrais aller vivre en Extrême Orient pour longtemps, très longtemps, ou dans quelque colonie océanique bleue...

Jamais il ne m'a été aussi indifférent de vivre ou de mourir.

Je pourrais être plus bavard.

23 *Avril*

J'ai pensé un moment pouvoir rester ici. Pourtant non. D'antipathiques militaires anglais. Médiocres confidences érotiques du petit peintre. Fracas gladiques des glaçons. Le rosier défleuré étend ses branches sèches, bras grelottants de vieillard aveugle égaré.

Rapacité, hypocrisie et mauvaise foi de ces messieurs.

Transi. Je ne puis écrire ainsi, j'ai besoin d'excitation, d'ivresse, de fièvre. Que c'est sordide, que c'est sordide...

«Il est dangereux d'écrire son journal: on finit par prendre au sérieux ce qu'on s'accoutume à y répéter trop souvent» (Cazes).

Relire Anatole France m'irrite.

Ces périodes d'irritation appellent Rimbaud. Grands scandinaves lents aux épaules voûtées.

25 Avril

Le port de Mourmansk. Fouillis de chemins de fer, de débris, de grues et de navires. Vaisseaux de guerre médiocres. Chaleur. La forte bande d'officiers français imprime son caractère d'ineptie gourmée, malveillante, à ce port où plus rien de russe n'existe. Déjà j'ai quitté cette contrée, sans grand espoir d'y revenir jamais.

Quand j'étais à Petrozavorsk, nous traversâmes le lac, en traîneau. Il y avait un village de pêcheurs, les fenêtres étaient encadrées de [*ici un dessin*]

27 Avril

La ville en ébauche. Des maisons de bois alignées et dans le style cottage. Quelques robustes isbas rassérénent. Une baraque habitée par des Chinois; je m'étais approché, entendant de la musique; ils m'ont prié chez eux dans un réduit orné d'images bouddhiques et de fleurs en papier; un phonographe sans cornet jouait pour eux d'étranges chansons. Tumulte de gong, puis voix extrêmement aiguë et nasillarde, rapide; le mode singulier bien connu; l'accompagnement précipité sur d'étranges instruments.

L'orphéon grotesque d'un vaisseau britannique; oh cette ville.

Embarquement discipliné. Une cale où des hamacs festonnent le plafond de tentures hindoues.

Pendant qu'on dînait, le bateau s'éloigna. C'était un soir gris, presque couvert, sans éclat. Sur les deux rives de la Kola, les rudes montagnes brunes et blanches, qu'on abandonne. L'Askold. Vers l'avant, je regarde s'ouvrir les terres désolées devant l'étrave haute. Appuyé sur la poupe mollement courbée, je regarde longuement s'éloigner et ternir les terres que j'aimais. Je les aimais et c'était à jamais.

Songe au beau soleil d'été qui transfigurait les choses, l'an passé, en ce temps-là.

Le paquebot plein de gens de toutes sortes. Implacable.

Théodore Fraenkel

« Rira bien qui rira le dernier »

Théodore Fraenkel, *Proverbe* n° 3, 1er avril 1920

« Oh jeter à la mer ce masque ricaneur qui me colle au visage »
(Carnet IV)

« Un témoin de ce temps qui fut notre jeunesse vient de disparaître sans avoir déposé. Il manquera désormais cette voix au procès ». C'est en ces termes¹ qu'Aragon annonçait la mort de T.F.² en 1964. Inhumé, selon son vœu, dans l'anonymat de la fosse commune, il avait pris soin d'effacer derrière lui les traces

1. Dans *Les Lettres françaises* du 30.1.64 - 5.2.64.

2. T.F.: abréviation fréquemment utilisée par Théodore Fraenkel (1896-1964). Né russe, à Paris, il est naturalisé français en 1904. À partir de 1907, il est élève au Collège Chaptal, où il se lie d'amitié avec André Breton. Il entame des études de médecine; déclaré bon pour le service en janvier 1915, il rallie Landerneau puis Nantes (1915), Chaumont puis l'Argonne (1916), pour participer, en 1917, à une mission sanitaire en Russie. Il fait partie en 1919 des troupes d'occupation en Allemagne, tout comme Aragon qu'il rencontre souvent.

Il achève ses études médicales et jusqu'à sa mort exerce la profession de médecin. Il participe activement au mouvement Dada; il joue le rôle d'assesseur, aux côtés d'A. Breton, dans le Procès Barrès (1921). Il apparaît, en 1924, dans le Manifeste du Surréalisme: « Voici T. Fraenkel qui nous fait signe de son ballon captif »; après 1925, il s'éloigne de l'activité surréaliste.

Michel Fraenkel a évoqué de façon émouvante son frère Théodore dans le N° 2 (printemps 1987) du Bulletin de l'Association des amis de Robert Desnos, p. 2 à 4: « Un ami de Desnos: Théodore Fraenkel ».

de son existence. Son nom subsistait sous la plume de quelques amis³; certains, par le travestissement de la fiction, lui avaient fait place dans « les Lettres »: ainsi Jacques Vaché fait de lui, sous le nom de Théodore Letzinski, le héros d'une nouvelle macabre: Le Sanglant symbole; et Aragon brosse de son compagnon de guerre un croquis savoureux dans La Mise à mort (plus particulièrement la partie intitulée « Le Carnaval »): « Théodore donnait à tout l'accent de Jarry »⁴, comme il en avait déjà évoqué la présence passagère sous le personnage historico-romanesque de Théodore Géricault dans La Semaine sainte⁵.

T.F. avait une opinion trop dépréciative de lui-même pour envisager d'écrire et de publier: « Rien, je ne me reconnais rien de positif, de vivant ou de créateur », ou encore: « Je n'oserai jamais écrire ma propre histoire, ou l'une d'elles » (Carnet VI). Aussi, quand il lui arrive de se lancer dans l'arène littéraire, c'est sous le masque, pour jouer, selon son expression, « des tours aux gens de lettres »: il publie dans Sic⁶ sous la signature de Jean Cocteau, un poème Restaurant de nuit dont l'acrostiche « Pauvres Birots » est aussi injurieux à l'égard de Cocteau que de Pierre Albert-Birot.

« Rejeter toute littérature, toute ambition de créer » (Carnet VI) reste la position irréductible de T.F.; en revanche il s'associe aux manifestations Dada en 1920-21, il joue son rôle dans Les Aventures célestes (et théâtrales) de M. Antipyrine et dans Le Cœur à gaz; en 1925, il signe des tracts surréalistes; enfin, dans un tout autre contexte, il signe en 1960 le Manifeste des 121. Homme d'action (il rejoint les Républicains espagnols) et non de lettres, il achève, à la différence de Breton et d'Aragon, ses études de médecine et devient celui qu'on a souvent appelé « le doc ».

À la mort de T.F., on découvre qu'il avait pratiqué, à certains moments de sa vie, une écriture intime pour laquelle il a ce mot sévère: « bien entendu, je n'appelle pas ça écrire, ce barbouillage de puérilités gauches » (Carnet IV). Quatre Carnets seulement ont survécu à la négligence ou au mépris de leur auteur. Une série, numérotée IV, V⁷, VI couvre la période fin 1914-fin 1918 (avec quelques notations ultérieures, jusqu'en 1926); le dernier Carnet (1943-1944) évoque l'échappée hors de France, du passage des Pyrénées jusqu'à Londres via Alger. Ont donc disparu les Carnets I-II-III qui devaient jaloner les années lycéennes;

3. Michel Sanouillet a recueilli en octobre 1965, dans la Revue de l'Association pour l'étude du mouvement Dada, un florilège suggestif ainsi que les lettres de T.F. à Tristan Tzara. Le nom de T.F. apparaît encore dans Littérature N.S., N° 2, avril 1922; il y répond à l'enquête sur les préférences.

4. T.F. note: « L'influence de Jarry sur moi, le caractère ubiqué de mon langage... » (Carnet V).

5. Aragon évoque ces références dans Je n'ai jamais appris à écrire ou les « incipit », éd. Skira, 1969, p. 112-114.

6. Sic, N° 17, mai 1917.

7. Le début du Carnet V avait été soumis par T.F. à André Breton le 13 mai 1916. Les jugements assez sévères de son ami (« A.B. stigmatise ma cérébralité ») conduisirent T.F. à résumer le début de V sur un nouveau carnet V' et à continuer ensuite sur le Carnet V'.

T.F. en atteste l'existence dans le *Carnet IV*: «je regarde avec ironie l'accumulation des petits carnets». Par ailleurs on peut faire l'hypothèse qu'il s'abstint de toute écriture personnelle pendant les années vingt et trente pour ne retrouver les chemins des carnets qu'en 1943, témoignant alors d'une épreuve à la limite de l'humain. Quatre carnets subsistent donc, tous contemporains d'une période de guerre. T.F. les aurait-il gardés — et ceux-là seulement — parce qu'ils se faisaient l'écho non seulement d'une aventure individuelle mais aussi d'événements objectivement mémorables?

Assurément ces carnets ont le double intérêt d'éclairer une époque et un individu. L'extrait que nous publions est emprunté au *Carnet VI*, qui couvre la période juillet 1917 jusqu'en 1919, c'est-à-dire depuis le départ de T.F. en Russie («Je vais vers la Russie, j'accomplis ce voyage tant de fois sans espoir rêvé», 8 juillet 1917), jusqu'à l'occupation de la Rhénanie. Le passage choisi évoque le retour de Russie, de «la fuite précipitée d'Odessa» (16/29 février 1918) à l'arrivée à Newcastle (le 4 mai 1918). C'est en pleine révolution russe que T.F. part pour le pays de ses ancêtres, dont il pratique parfaitement la langue. Sans doute part-il d'abord à la recherche de la femme aimée «Mirotschka»⁸. Ne dit-il pas: «Instinctivement c'est vers toi que je crée ces paroles» (*Carnet V*).

Mais il rêve aussi de briser sa solitude, de trouver son identité que la récente venue de sa famille en France ne lui donne pas: «Je ne suis pas européen, je ne suis même pas humain à présent. Je suis moi, méprisable, pitoyable moi, insatisfait, sans ouvrage, sans puissance... Trouverai-je en me déracinant sans cesse, une nouvelle raison de vivre?» (1er mai 1917, *V*).

Ce voyage marque une fin dans la vie de T.F.: le 12 février 1918 Mira, qu'il a revu mariée («L'époux: un ingénieur, niais, commun, laid. Pourquoi?» 13/26 février 1918), inscrit sur le carnet de T.F., en russe: «La différence entre les papillons et les hommes: chez les hommes, les ailes peuvent repousser. La vie est plus forte que le chagrin». Il quitte la Russie, qu'il a découverte avec passion, dans les affres de la guerre et de la révolution. Le 4 mai 1918, arrivant à Newcastle, il a cette parole pour la Russie perdue: «Jamais je n'avais regardé avec tant de tristesse et de mélancolie que là-bas, fuir à jamais les terres que laissait mon navire».

Il gardera suffisamment la Russie au cœur pour rejoindre, en 1944, l'escadrille Normandie-Niemen.

Misanthrope et séducteur, censeur impitoyable de la bêtise et homme d'action, T.F. exprime bien le partage qui fut le sien, quand il s'écrie: «Greffier, dites-moi quelle est ma langue maternelle» (*Carnet V*). La réponse ne lui fut sans doute jamais donnée.

Marie-Claire Dumas

8. Mirotschka est le diminutif de Mira, également employé dans les Carnets.